

En se promenant un jour dans les environs de la villa du comte, elle avait entrevu le marquis de Prades dans son jardin, et c'était ainsi que le hasard lui avait appris où était situé son pied-à-terre.

Quand elle y arriva, quelques minutes après, elle ne put retenir un mouvement de joie.

La maison, qu'elle s'attendait à trouver toute noire et profondément endormie, avait encore une de ses fenêtres très vivement éclairée, et derrière ses rideaux on pouvait voir aller et venir lentement la silhouette d'un homme.

C'était le marquis, qui, inquiet et fébrile, se promenait ainsi dans le salon où nous l'avons vu recevoir, quelque temps auparavant, la visite du comte de Belleruche.

Son complice, l'ignoble comte de Guérande, avait depuis longtemps déjà quitté Fontenay-sous-Bois, emmenant la petite Suzanne profondément endormie, grâce au puissant narcotique que les deux misérables avaient eu soin de verser dans ce qu'ils lui avaient fait boire.

Mais en dépit de tout ce que le comte de Guérande avait pu lui dire pour le rassurer et pour lui prouver qu'ils n'avaient rien à craindre en commettant une pareille infamie, le marquis était loin d'être tranquille, et il n'avait fallu rien moins que l'appât de l'immense fortune qu'il convoitait, que l'appât des millions de Clotilde, pour qu'au dernier moment il ne renoncât pas à son criminel dessein.

— Que va-t-il arriver maintenant ? se demandait anxieusement de Prades, tout en continuant de se promener lentement de long en large.

« A cette heure, Clotilde doit être revenue de Paris... A cette heure, la disparition de la petite doit être constatée depuis longtemps, et tout doit être sens dessus dessous dans la villa du comte de Belleruche... »

« Oui, que va-t-il arriver maintenant que le coup est fait ? maintenant qu'il est trop tard pour reculer ? »

« La farouche Clotilde doit se lamenter, se désespérer... ses soupçons vont-ils se porter sur moi ?... Va-t-elle m'accuser... »

Puis, au bout d'un moment de silence :

— Parbleu ! reprit-il. Et d'ailleurs, comment ne me soupçonnerait-elle pas, comment ne m'accuserait-elle pas après la scène de l'autre jour chez le comte de Belleruche ?... Une chose même m'étonne, c'est qu'elle ne soit pas encore venue, furieuse et échelée, me demander ce que j'ai fait de sa fille... Il est vrai qu'elle n'est pas encore remise du coup qu'elle vient de recevoir et qu'elle a la tête trop perdue pour pouvoir réfléchir... Mais patience !... Je ne perds rien pour attendre... Et alors ?

Et, toujours marchant très lentement, la tête basse, le marquis continuait de réfléchir.

Puis, qu'il n'avait enlevé Suzanne que pour tenir à sa merci Clotilde et que pour la forcer à ce mariage dont l'idée seule était pour elle une épouvante, il était bien clair que son rôle n'était pas de nier, mais, au contraire, d'avouer très nettement et très carrément le vilain gredin qu'il était.

Il était bien certain qu'après les violentes menaces qu'il avait faites à la pauvre Clotilde, il n'avait plus qu'à démasquer son jeu et à lui dire :

« Oui, voilà quelle était mon arrière-pensée... Voilà quel était le crime que je préméditais quand je vous affirmais que c'était vous qui viendriez me demander grâce... quand je vous jurais qu'un jour ce ne serait plus moi qui vous supplierais, mais que ce serait vous qui vous trouveriez à mes pieds... »

« Oui, je vous ai pris votre fille, et je ne vous la rendrai que le jour où vous consentirez à devenir marquise de Prades. »

« Maintenant, choisissez : ou faites de moi votre époux, ou résignez-vous à ne plus revoir votre enfant ! »

Mais si cette attitude était la seule qu'il dût prendre s'il voulait arriver à un résultat et que son crime ne fût pas inutile, elle n'était pas sans lui causer une appréhension qui le rendait tout pâle.

Car se reconnaître l'auteur de la disparition de l'enfant, n'était-ce pas s'exposer à avoir affaire à d'autres qu'à Clotilde ?

Il y avait la justice, à qui celle-ci ne manquerait pas de s'adresser.

Il y avait aussi le comte de Belleruche, qui ne manquerait pas d'intervenir.

La situation pouvait donc devenir dangereuse.

Et le marquis de Prades de plus en plus songeait, de plus en plus réfléchissait.

Pour se donner du courage, il se rappelait le bel aplomb et la belle assurance de son complice, du misérable comte de Guérande, qui, à cette heure, filait à toute vapeur vers le château de Morgoff... vers cette lointaine et sombre prison où il allait jeter la petite Suzanne.

De Guérande ne lui avait-il pas dit et répété cent fois, comme un homme sûr de son fait :

— Si tu vas devant la justice, tu n'as qu'à ne pas perdre ton sang-froid.

« Rappelle-toi, d'ailleurs, que nul n'aura entendu ce que tu auras dit à Clotilde, l'aveu que tu lui auras fait, et, par conséquent, rien

ne te sera plus facile que de nier les propos qu'elle t'attribuera... »

« Rappelle-toi encore que tu n'es pas le premier venu... que si tu n'as plus le sou aujourd'hui, tu n'appartiens pas moins à une famille qui a des relations et des influences, et qu'avant d'embêter un homme comme toi... un homme qui s'appelle le marquis de Prades... un homme qui, s'il n'est rien lui-même, est peut-être tout de même quelque chose pour les siens, on y regardera à deux fois... »

« Rappelle-toi, enfin, que Clotilde a, autrefois, abandonné cette enfant qu'elle t'accuserait de lui avoir volé aujourd'hui... Or, tout en n'ayant pas l'air de la charger — ce qui ne serait pas d'un galant homme — rien ne t'empêche cependant de te servir habilement de ce passé-là de façon qu'elle ne s'en tire pas à son avantage. »

Et de Guérande, de plus en plus sûr de lui, n'avait-il pas ajouté encore :

— Marche !... Marche donc !... Pas de preuves, pas de témoins contre toi !... Quand la petite Suzanne pourra parler, il sera trop tard, car Clotilde Didier sera devenue marquise de Prades... »

« Marche donc !... Marche donc !... Je te réponds du succès !... Et si tu as quelques petits ennuis, songe que l'on n'a rien sans peine et qu'au bout de cette aventure, ce sont des millions qui t'attendent !... »

Des millions !

Ce mot venait encore d'éblouir le marquis et de le rendre plus pâle.

Oui, ces millions, il les lui fallait ! il les aurait !... Oui, pour mettre la main dessus, ce gentilhomme se sentait capable de tout ; mais comme la scélératesse ne doit pas exclure la prudence — au contraire ! — à force d'y réfléchir, il finissait par trouver un aveu brutal, un aveu cynique, un peu trop hardi.

— Oui, je crois que de Guérande a raison et qu'il n'y a rien à craindre, se dit-il. En tête à tête avec Clotilde, je lâche tout, j'avoue tout, et rien ne m'est plus facile après que de nier, que de crier qu'elle me calomnie et qu'elle m'a mal compris... »

« Mais pourquoi cependant ne pas user d'un autre moyen qui atteindrait au même but et qui serait encore moins dangereux ?... Pourquoi, sans lui dire brutalement la vérité, ne la lui ferais-je pas comprendre ?... Oh ! je ne dirais rien, mais cependant elle comprendrait tout... »

« Oui, oui, à tout hasard, ce moyen-là veut mieux et je crois que je ferais bien de m'en servir... »

Et le marquis venait d'allumer un cigare, quand, soudain, il le jeta loin de lui.

— On sonne ! s'écria-t-il, devenu livide.

En effet, de violents coups de cloche retentissaient.

— C'est elle ! ajouta-t-il, tandis qu'un petit frisson lui courait dans l'échine. Attention !

Et les coups de cloche continuaient de plus en plus violents, de plus en plus furieux, pendant qu'une voix, qui venait le faire tressaillir de la tête au pied, le marquis de Prades, la voix étranglée de Clotilde criait, ou plutôt hurlait :

— Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi !

Et, comme une furie, elle se jetait sur la grille, cherchait à l'ébranler... Et les coups de cloche ne cessaient pas, les cris non plus :

— Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi !

Réveillé en sursaut, le jardinier venait d'accourir, le geste et le ton menaçants.

— Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?... Passez votre chemin ! lui cria-t-il à son tour.

— Je suis une mère à qui l'on a volé son enfant ! répondit Clotilde qui, toujours cramponnée à la grille, l'ébranlait avec plus de forces encore. Je veux parler à votre maître... au marquis de Prades... Ouvrez-moi !... »

— M. le marquis dort... »

— Le misérable ! — Non, il ne dort pas ! — Ouvrez-moi !... Dites-lui que c'est Clotilde... Clotilde dont il veut prendre la fortune !... Oui, dites-lui cela !... dites-lui cela !... Mais je veux que l'on m'ouvre !... Je veux que l'on m'ouvre !... Ouvrez donc !... »

Et, de nouveau, sous la poussée de la jeune femme, la grille s'ébranlait, grinçait... Les cris de Clotilde avaient été entendus, car les fenêtres des villas voisines s'étaient ouvertes, et, surpris dans leur sommeil, des chiens ne cessaient d'aboyer, tirant avec force sur leurs chaînes... »

— Oui, madame, oui, je vais prévenir M. le marquis, dit vivement et à voix basse le jardinier qu'un pareil scandale effrayait. Mais, de grâce, attendez... ne criez plus !... »

Et tout pâle, tout saisi en face de cette étrange aventure à laquelle il ne comprenait rien, il s'élança vers la maison.

Mais, comme il allait gravir les marches du perron, il aperçut le marquis penché au-dessus de lui.

Celui-ci venait d'ouvrir la fenêtre, et lui montrant la grille :

— Je ne sais pas ce que veut cette femme, dit-il rapidement, mais ouvrez-lui... ouvrez vite !... »

— Que M. le marquis se méfie !... »

— Ouvrez, vous dis-je !

Puis, brusquement, de Prades reforma sa fenêtre.